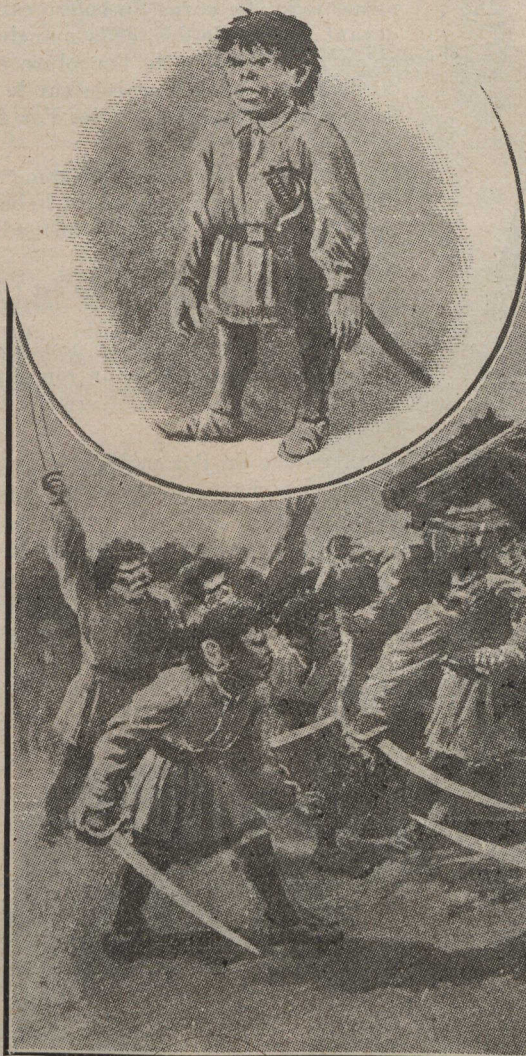


Les Nains de Guachi

Nous croyons bien connaître les différentes races d'hommes qui existent à la surface de la terre. Il y en a cependant un certain nombre que nous ignorons totalement encore, et ce ne sont pas toujours celles que leur éloignement nous rendrait le plus difficile à étudier. On en jugera par l'anecdote suivante, dont l'authenticité ne saurait un seul instant être mise en doute.

* * *

Je parcourais le Mexique, pour mon instruction personnelle, avec une escorte de dix cavaliers sûrs, écrit M. Mathias Douline, dont les



Alors nous primes le galop de charge.

notes de voyage ont été plusieurs fois déjà mises à contribution par l'« Album Universel », et je pénétrai un jour à Guachi, dans l'Etat de Guanajuato, au Mexique. Tout d'abord, l'aspect de la population me surprit. Je ne voyais dans les rues que des Indiens hâves, et d'autres hommes extrêmement curieux. Ils étaient à peine hauts de trois pieds, avec des jambes courtes et massives, et des bras si longs que leurs mains touchaient presque le sol. Leur costume se composait d'une sorte de blouse en laine grossière, tombant jusqu'aux genoux, d'espadrilles et d'un ceinturon de cuir supportant le lourd « machete » mexicain. Quant à leur face, elle était hideuse. Qu'on imagine des traits assez semblables à ceux d'un gorille, la même expression de férocity bestiale, pas un poil de barbe, et des cheveux invariablement broussailleux et taillés à la « mal-content ». Impossible, d'ailleurs, de distinguer les hommes des femmes. Tous portaient les mêmes vêtements et avaient la même apparence extérieure. Ils nous laissèrent marcher parmi eux et gagner un « corral », sans nous témoigner d'hostilité. Cependant, ils nous examinaient ardemment, et dans leurs yeux brillait je ne sais quelle convoitise.

Le tenancier de l'auberge où nous étions entrés, une sorte de métis d'Espagnol et d'Indien, parut nous arriver avec une certaine stupéfaction. Il nous servit cependant sans faire de réflexions et fournit à nos montures, attachées dans le corral, la provende dont elles avaient besoin. Puis il rentra, et me dit laconiquement : — Mettez un factionnaire auprès de vos chevaux.

J'obéis, sans comprendre encore.

A la fin du repas, l'hôte me prit à part, et me parlant à l'oreille :

— Veillez toute la nuit ; ne partez pas avant qu'il fasse grand jour ; montrez beaucoup vos armes à feu. Et vous serez heureux si vous sortez vivants de Guachi.

L'avertissement était singulier et n'avait rien de rassurant. Je voulus avoir quelques explications.

— Ces nains, me dit l'aubergiste, sont les brigands les plus audacieux et les êtres les plus cruels que j'aie jamais vus. Ils sont ici de temps immémorial, se prétendent les premiers possesseurs du sol, ne parlent que leur langue et n'obéissent qu'à leurs

d'horribles hurlements dès qu'ils nous aperçoivent.

Mes cavaliers se mirent en ligne, et une première salve, qui renversa douze ou quinze de ces monstres, dégagèrent légèrement les abords de l'auberge. Alors, nous primes le galop de charge, et piétinant les uns, fusillant les autres à bout portant, au sein d'un tumulte que je n'oublierai de ma vie, nous traversâmes comme une trombe cette mer vivante, où s'élevaient sur notre passage d'affreux cris de fureur et d'agonie. Fort heureusement pour nous, aucun de nos chevaux ne buta aux pierres du chemin. C'en aurait été fait sans miséricorde de son cavalier, que nous n'aurions même pu secourir.

Deux heures plus tard, nous atteignons Celaya, où nous prenions un repos nécessaire en nous félicitant d'avoir échappé aux nains de Guachi.

Certainement, si l'aubergiste n'avait pas jugé à propos de m'avertir, aucun de nous ne serait vivant à l'heure actuelle.

La nature a fait l'appétit, l'homme a inventé la gourmandise. — EUGENE CHAVETTE.



ROMANCE

Sur les mers, où se baigne un soleil radieux,
L'oeil pensif tout à coup voit errer des épaves.
Il est des jours très purs où l'on fait des adieux
Très graves.

Sur les jardins, le soir enchanteur et profond
Renverse en les brisant les tiges qu'il effleure.
Il est des jours très courts où les caresses font
Qu'on pleure.

Sur le val, un nuage errant crève sans bruit :
Mais l'arc-en-ciel irise au loin l'horizon blême...
Il est des jours brumeux où l'espérance luit
Quand même !...

R. E.

lois. La République mexicaine les laisse tranquilles parce qu'elle les craint. Ils sont, en effet, terribles dans une bataille. Tout ce qui est étranger à Guachi est un ennemi pour eux. Vous avez de beaux chevaux ; ils chercheront à vous les prendre. Je puis vous jurer déjà que vous ne sortirez pas de la ville sans combat. Et comme vous combattrez un contre deux ou trois cents... vous n'avez qu'une chance ; c'est qu'ils ne connaissent pas les armes à feu, et qu'ils en ont une peur effroyable. Nous veillâmes toute la nuit. A chaque instant, une face hideuse se montrait au-dessus du mur du corral. Il suffisait de diriger vers elle un canon de carabine ou de revolver pour qu'elle disparût.

Dès que le jour fut haut, je donnai le signal du départ. Chacun de nos hommes avait son winchester sur les genoux et un revolver à la main. Et la précaution n'était pas inutile. La porte était à peine ouverte que nous voyions devant nous trois mille nains, au moins, la face grimaçante et féroce, et qui se mirent à pousser